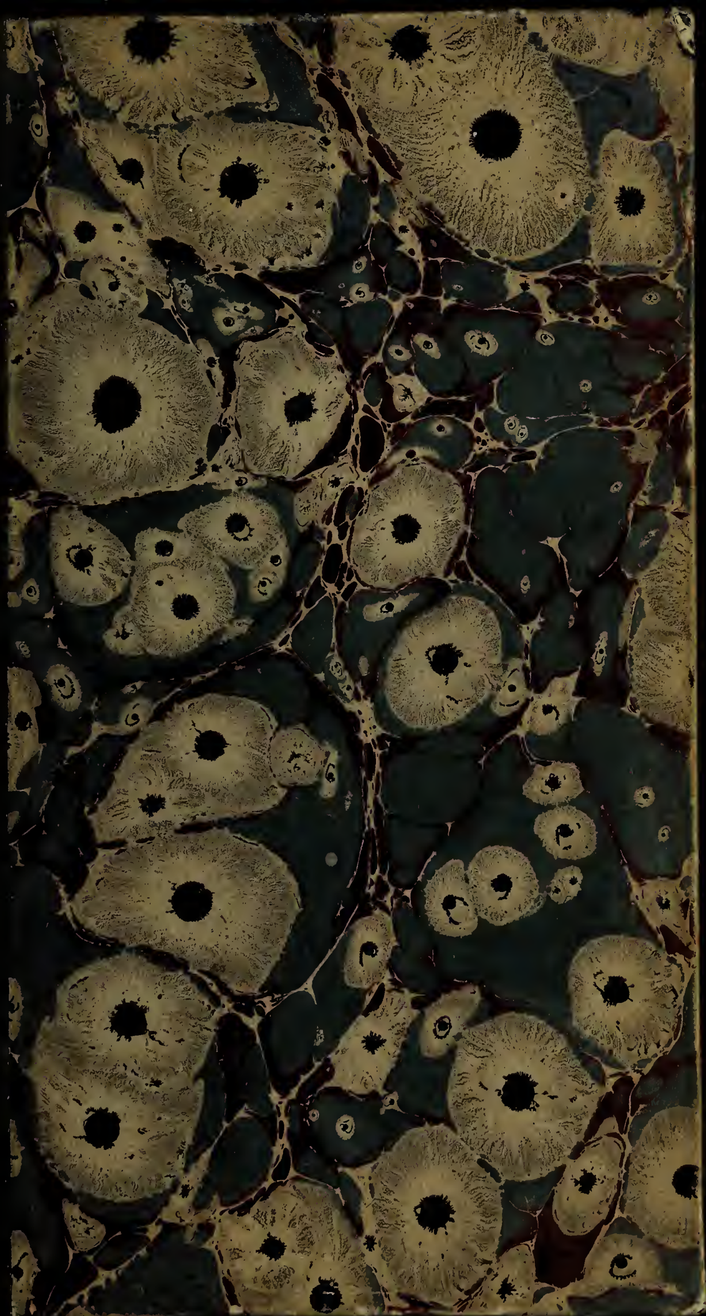
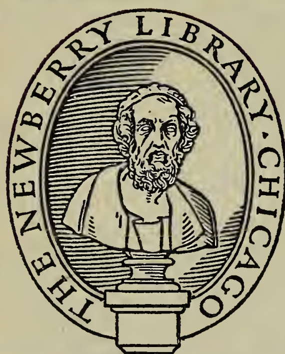
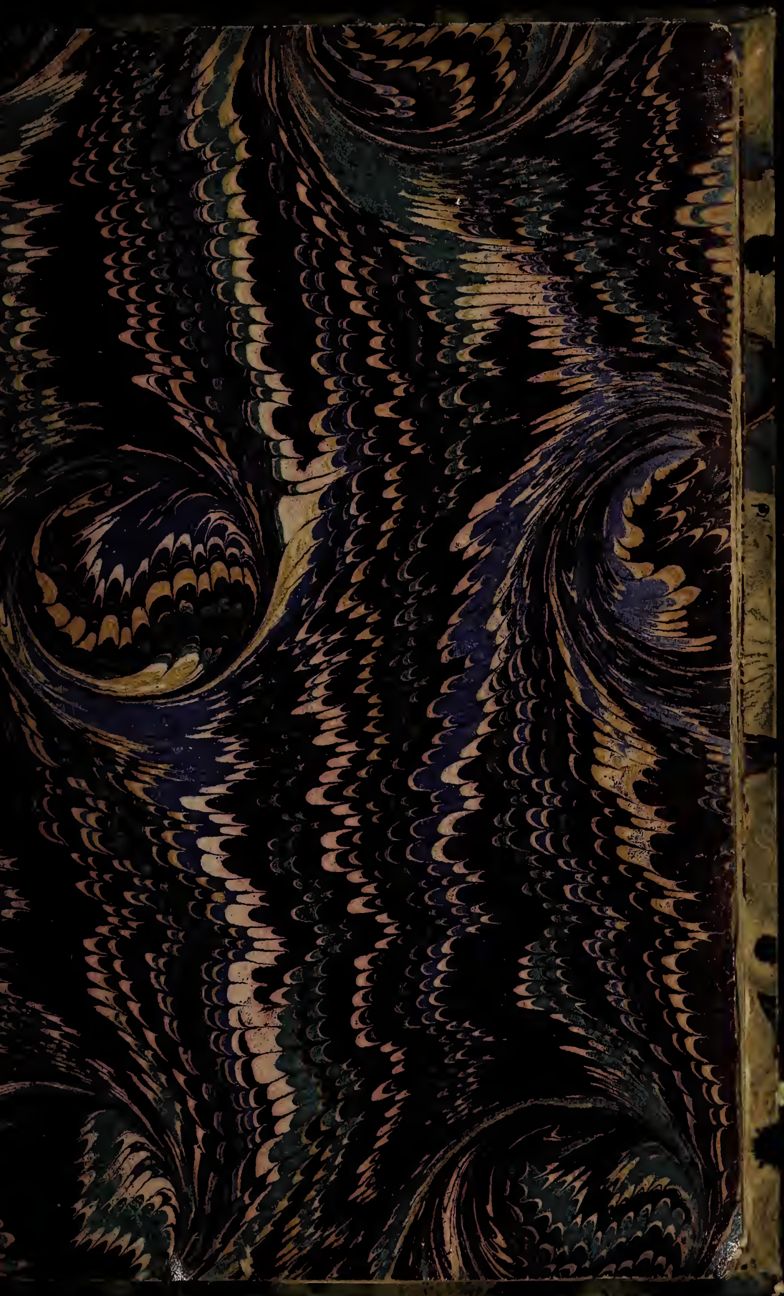
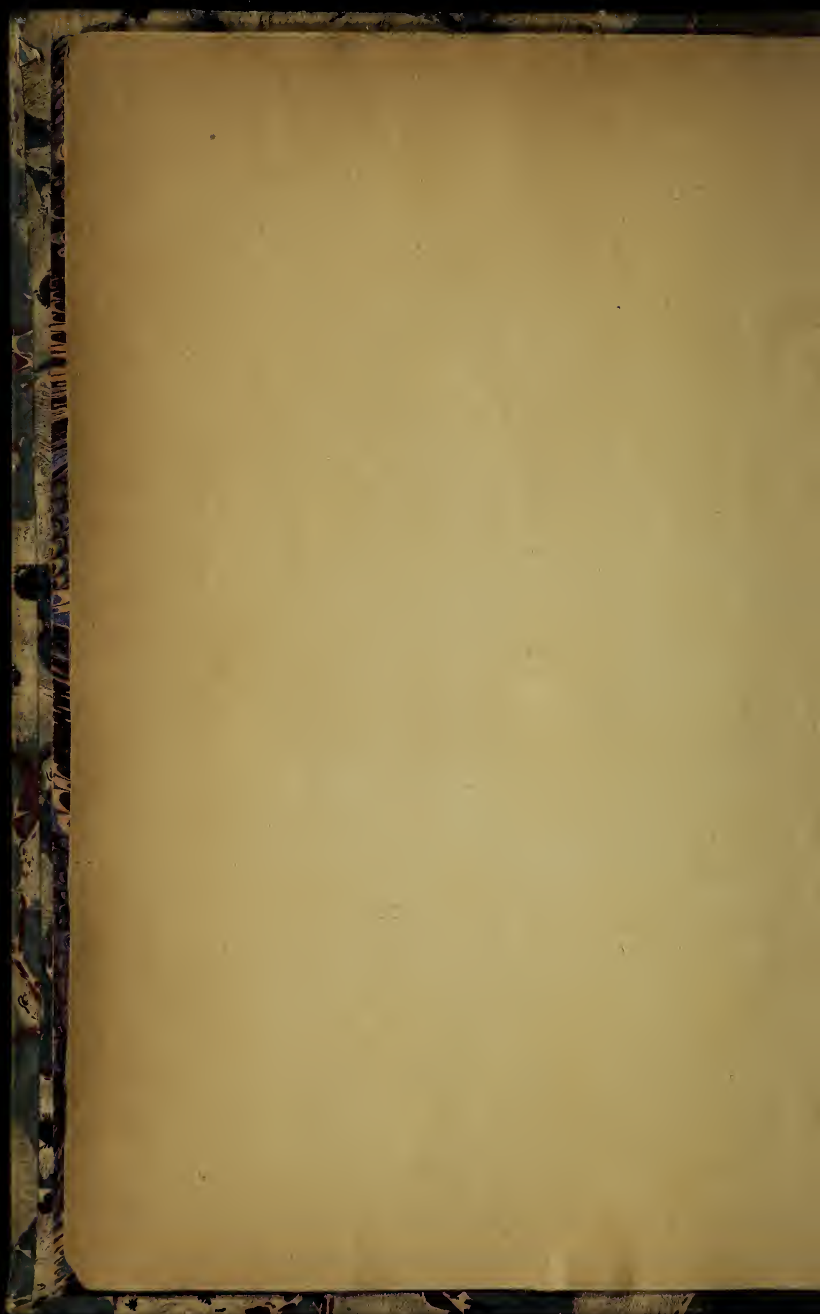
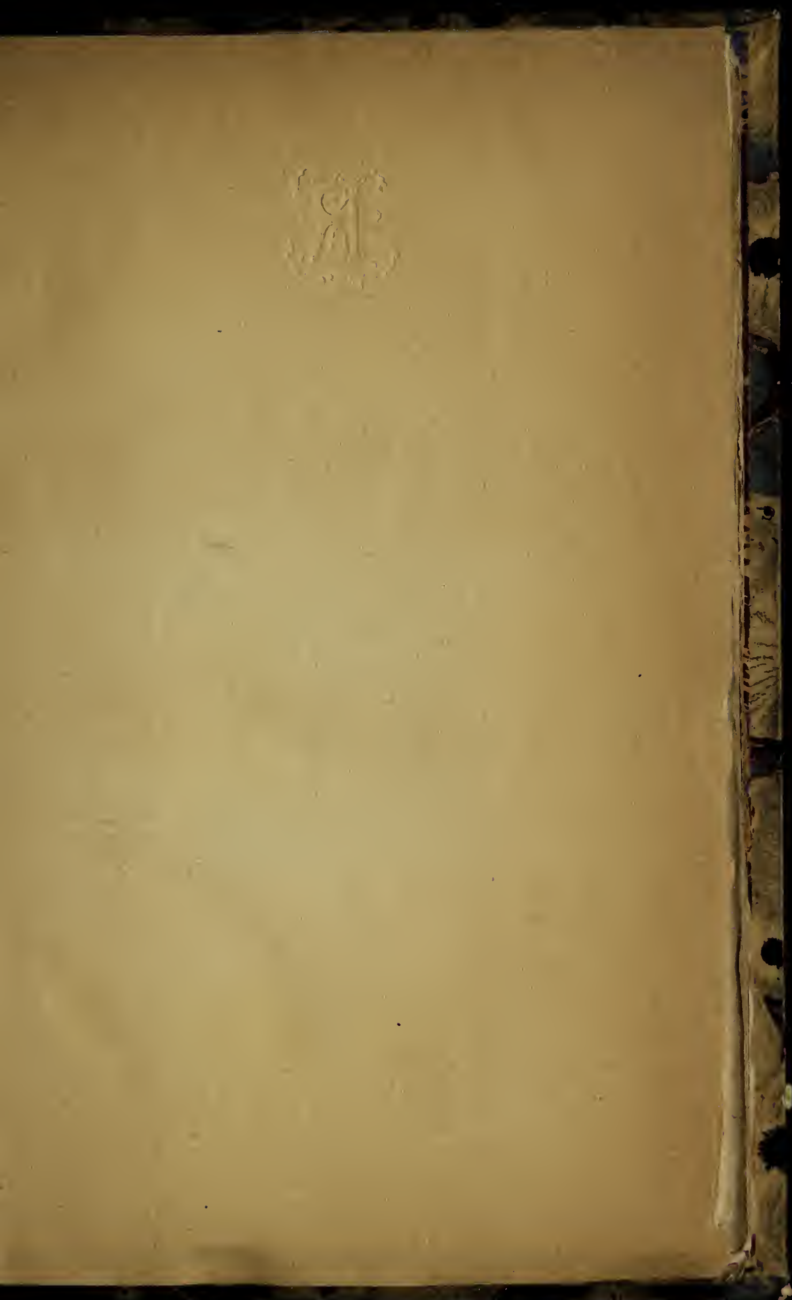
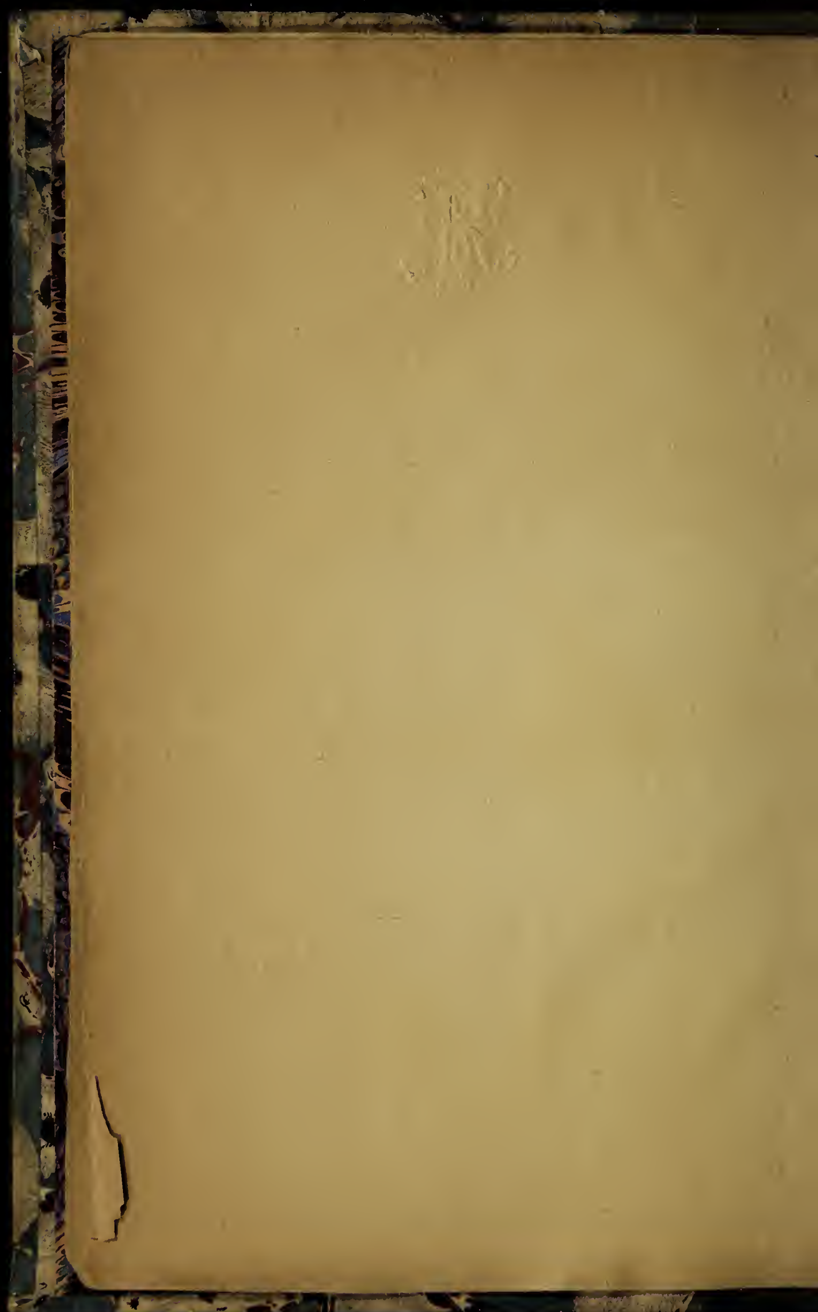



THE NEWBERRY LIBRARY · CHICAGO









11 1619 no. 1

APOLOGIE

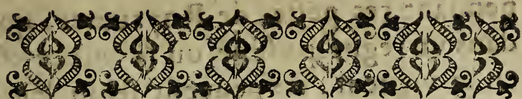
POVR MONSEIGNEVR DE LVYNES.

Insigne voleur des tresors du Roy qui faisoit destourner a montauban les deniers et les faisoit mener a Amiens en la citadelle



f.

M. DC. XIX.



APOLOGIE POVR MONSEIGNEVR DE LVYNES.

IAmais des eſprits brouillons ne peut ſortir que des brouillements. Les turbulents ne ſeruent de rien en vn Royaume que pour le perdre, & le reduire à neant, Voila la France paiſible, alliée de deux treſ-puiſſants Princes : on ne ſonge qu'a ſe reſiouir ; on faict des feſtes & ieux publics , chacun ſelon ſa condition, monſtre vn reſſentiment d'alegreſſe, chacun louë Dieu du bon ſuccez des affaires d'Eſtat, & n'y a perſonne entre les gens de bien , qui n'aprouue le bon gouuernement que le Roy bien cōſeillé aporte à ſon Royaume. Le Clergé fleurit . la Nobleſſe triomphe, le tiers Eſtat eſt ſoulagé : Le Roy parmy la paix medite quelque haut deſſein , pour s'acquerir autant de Lauriers, comme ſon aage & ſa vertu luy en promettent. Et ce

pendant ces pestes de Royaumes, qui dans vn regne paisible, où la Iustice est en sa vigueur, ne peuuent selon leurs souhaits, venir à bout de leurs pernicieux desseins, occupent tous leurs esprits, bãdent tous les nerfs de leurs entendemẽs, & s'employent du tout á l'ennuy l'vn de l'autre, à qui mieux mieux, imprimera dans le cœur des peuples, quelqne suiect de mescontentement. Tantost trouuent suiect de reprendre les mœurs du Clergé, tantost espoiçonnez d'enuie attaque la Noblesse: (Car ie ne tiens pas entre les Nobles, bien que puissans Seigneurs, ceux qui desrogeans à leur extraction, ne peuuent tirer leurs espées que contre les seruiteurs du Roy,) Tantost font à croire au peuple, que cestuy ou celuy la, est cause des imposts qu'on leur met sus, Et ne disent pas que la plus-part des imposts ne sont pris sur le peuple, que pour à force de pensions assouuir leurs insatiables auarices, & par ce moyen les empescher de remuer Quant à on veu leurs esprits contans? Quand les a on veu resiouis lors que la France estoit, sur le bord

de sa ruine, & que tous les François pleuroient le malheur du siecle : Ont-il vn Roy, bon Religieux & vaillant ? ils le menacent de le mettre en vn Monastere, & abusant de sa clemence, font de nouueaux partis contre luy : bref, sous pretexte de saincte vnion, des vnissent les cœurs des sujets d'auec celuy du Roy, & en fin, ô horreur ? assouuissent leurs cruauté dans son sang innocent. O Dieu où est ton foudre ? peus-tu voir ces choses & les endurer ? encores respirent-il, & nous menacent de rechef de nostre ruine. Ont ils vn Roy, dont la dextre redoutee par tout, à cause de ces genereux exploicts, les fait bon gré mal gré maintenir en leur deuoir ? Ils trouuent bien tost le moyen de s'en depescher, & faire mourir dens sa ville capitalle, au milieu des pompes & des jeux celuy qui au milieu de tant d'armées, resistoit aux forces du canon. Ont ils vn Roy mineur ; qui deça qui delà, tantost d'vn costé, tantost d'autre, sous diuers pretextes, taschent à troubler son repos, & à ruiner son peuple.

Depuis que le Roy se fust affranchy de la tyrannie de ceux, qui par ces pratiques vouloit en fin se rendre maistre du Royaume, ils estoient bien empeschez sur quel pied se tenir, voyant tout en si bon ordre, les suiects si bien vnis auec leur Prince, & le Prince si amoureux du bien de ses suiets, neantmoins que n'ont ils point fait, iusques à attenter à sa personne, & par libelles & menées secrettes, arrachez du cœur des peuples l'amour qu'ils portent à leur Roy, Mais Dieu, dans la main duquel sont tous les cœurs des Roys, donnant la Sapience à nostre Salomon, luy fist recognoistre leus meschantes entreprises : Et neantmoins, encore qu'il obtienne a bon droit le nom de Iuste, sa clemence surpassa la rigueur de sa Iustice, & leur pardonna.

Or voicy derechef, abusant de la bonté de sa Maiesté, nouueaux mescontentements, nouueaux troubles, nouuelles seditions se forgent par leur moyen.

Ils ont plusieurs couuertures: l'vn se plaint qu'on ne l'a point recompensé, pleust à Dieu qu'il dist vray, & qu'il fust

encor ce qu'il estoit auant Henry troisiesme : Il n'auroit pas le moyen de remuer, & ne seroit si hardy que de se reuolter contre son bien faicteur. Sensuë insatiable, Tonneau des Danaydes, que les cruautez, les meurtres & l'auairce ne peuuent iamais remplir. Le Roy trop liberal, ne t'a il pas assez donné en te conseruant en tes biens, lesquels par sa iustice il te deuoit oster : Vrayement tu te dois bien plaindre. tu as beaucoup perdu, de Seigneur que tu estois lorz que tu vins en son seruice, tu es deuenu pauure Gojat : Ta famille est appourie, & tu as despencé tout ton bien au seruice du Roy ? Hé ? combien de cœurs vrayement Frãçois, ont librement prodigué leurs vies pour le seruice du Roy, dont les veufues & les enfans miserables, seroient bienheureux s'ils auoient la moitié du pain que mangent tes chiens, ne murmurent pas contre Dieu, & ne laissent de prier incessamment pour sa Maiesté. Tu te couures de l'authorité de la Royne mere. Ie sçay que son naturel est trop bõ, pour vouloir rien entreprendre contre la vo-

lonté de son fils. Tu luy faits accroire ce que tu veux, mais en fin tu te trouueras trompé: Car ce qui se fera de bon, sera estimé proceder de son bon naturel, & ce qui sera sedicieux & meschant, on croira infailliblement, comme aussi c'est la verité, qu'il prouiendra de tes dangereux Conseils. Mais que me sert-il de reprouuer ce que personne n'approuue? & de disputer contre vn homme du tout aueuglé. Reuien à toy, reuient à toy: & songe contre qui tu leues les armes: c'est contre vn Roy, dont le nom seulement estonne toute la terre: pense-tu qu'il songe à toy, & si ce n'estoit qu'il sçait que tu ne leues des gens que pour manger son peuple, qu'il voulust enuoyer personne, pour borner ton arrogance, qu'vn Preuost. La Cour de Parlement ne te pardonnera iamais, tu l'as brauée par trop de fois, il est temps desormais de mettre fin à ta presomption, & sonner la retraicte de tes pernicieuses pretentions: tu as trouué vn maistre aussi rigoureux aux perfides, comme il est doux & benin enuers ceux, qui se conseruans en leur

Inst. de la Pologne

en leur deuoir, ne font rien que sa volõté. Mais c'est assez traicté de ce point, venons à ceux qui cherchent le suiect de remuer en blasmant les actions du Roy, & leur monstrons premierement que tout ce que le Roy fait, doit estre estimé bien faict, puis nous prouuerons qu'il n'a rien faict que bien à propos, & que s'il a monstré sa liberalité à celuy qu'il aymoit, que son iugement ne l'a point trompé, & que c'est sa vertu & sa fidelité qui le font cherir. Entre tous les Roys du monde, le Roy de France en Noblesse, antiquité, vaillance, puissance & grandeur, passe sur tous les Roys de la terre, & Dieu luy a tesmoigné particulieremẽt qu'il auoit soin de luy, donnant à ses predecesseurs tant de manifestes apparences de l'amour qu'il leur portoit : Les Fleurs de Lis enuoyées du Ciel, & l'Huile miraculeuse, dont est sacré nostre Monarque, en font foy. Dieu l'ayme, l'assiste de son saint Esprit, & ne veut point qu'il soit suiect à aucune puissance terreste. Le Roy de France dêpend de Dieu seul, & ne doit rendre comptes de ses actions à

autre qu'à luy. S'il estoit ainsi, qui fust permis à vn chacun selon son caprice, de reformer les actions du Roy, on ne verroit que mescontentements, que guerres: c'est vne difficille chose que de regner, & bien difficille de plaire à tout le monde, s'il estoit permis à vn chacun d'Aristarquer les actions du Roy. Et quelle authorité, par dessus le commun, auroit vn prince; s'il estoit subject à la censure de ses sujets; Non ne vous imaginez pas quand il vous seroit permis de censurer, que vous soyez cappables de reformer vn Estat, vous qui estes assez empeschez à gouuerner vos petites familles. Aprenez à obeyr, puis vous aprendrez à commander, Les suiects doiuent tant aymer leur Roy, & sa presence leur doit estre si recōmandable, qu'ils doiuent non pas estre censeurs, mais admirateurs & adorateurs de ses actiōs. Si vous aymez vôtre Roy n'aymerez vous pas ce qu'il ayme, on ne trouue riē de mauuais venāt d'vne personne cherie: en ce que vous vous mescontentez, il paroist bien que vous manquez de bonne volonté, Car ceux qui sont vrais seruiteurs de leur Roy rien ne les fache, rien n'est capable de les rendre mescontents, rien n'est capable de les faire murmurer con-

tre la puissance souueraine : Bref, l'on ne trouue rien d'impossible pour son amy, à plus forte qu'est ce qui ne nous est possible, pour celuy à qui nous deuons nos vies, nos biens & nos enfans. Vn Pasteur qui aura nourry vne Brebis qui luy sera obeissante, & qui l'aymera d'vne amour reciproque, ne la peut il pas nourrir du pain qu'il tirera de son bissac, & laisser les autres paistre l'herbe à leur plaisir, sans toutesfois manquer à son deuoir de les garder toutes en general ? Et vn Roy florissant iuste & triomphant, ne pourra recognoistre vn de ses bons seruiteurs qui luy aura seruy fidellement sur tous les autres. O cruauté à qu'il faille qu'vn qui represente l'Image de Dieu en terre, soit suiet à la reigle d'vn fantatisque Esprit, gouuernãt ses actions selon sa passion, Non ie repete que le Roy ne despend de personne, & qu'il peut d'vn simple Berger en faire vn Gouuerneur de prouince, & reduire vn Gouuerneur de Prouince, à neant. Qui est-ce qui nous donne nos biens ? Qui est ce qui conserue nos maisons ? Qui est qui nous fait par le benefice de la paix, recueillir nos moissons quãd il est temps sans craindre de rien, sinon le Roy, dont la force, Iustice & la Clemẽce, maintiennent toutes choses en leur de-

uoir. Vous faictes comparaiſon d'vn Gentilhome François, auec vn coquin eſtranger, & pour vos raiſons vous dites que l'on n'a peu ſouffrir Conchiny, & pourquoy l'on ſouffrira ceſtuy-cy, ie ne puis endurer ces cõparaiſons qui d'elles meſmes ſont odieuſes. Le Roy donne ſon bien, & la Royne donnoit celuy du Roy, non que ie taxe icy ſon bon naturel: Car ſi elle à fait quelque choſe de bien il venoit d'elle, & le mal ne procedoir que de ſon mauuais Conſeil, l'vn tiranniſoit le peuple, & extorquoit ce qu'il pouuoit de luy; vſoit de violence enuers les ſuiect du Roy, & taſchoit d'ẽpieter la Couronne, Ceſtuy-cy vſe de douceur enuers tous, eſt affable à tout le monde, les Conſeils qu'il donne au Roy ne tendent qu'á là paix du Royaume, & au ſoulagement du peuple: Ceſtui-cy diſie né deſire que le ſalut du Roy, l'accroiſſement de ſa Couronne, & la proſperité de toute la France: ceux qui diſent le contraire, diſputent contre la verité, & ferment les yeux peur de uoir la lumiere: Car ne ſçauent-il pas que ſa conſer-

uation ne giſt qu'au ſalut du Roy, que tout ſon bien ne viẽt que de la liberalité de ſa Majeſté, qu en le conſeruant il ſe conſerue ſoy meſme. On ne peut mieux iuger des choſes que par les effects. Tant que ce tyran à vſurpé la ſouueraine puiſſance, combien de iours auons nous eu la paix? tout eſtoit trouble, il n'y auoit ny aux champs ny en la ville pas vn lieu de ſeureté: les Bourgeois tous les iours s'attendoient d'eſtre aſſaſſinez, les Laboureurs qui auoient tant ſoit peu de bien, ſe preparoient, ſe leuant le matin, d'eſtre pillez au ſoir. Si dans Paris il y auoit quelqu'vn dont on eut le moindre ſoupçon qu'il fuſt François, auſſi toſt pris & mort entre quatre murailles: Les Gentilshommes qui auoyent monſtré le moindre ſigne d'affection au Roy, s'ils eſtoient deſcouuerts, n'eſperoient rien de meilleur que porter leur teſte en Greue. Depuis ſa mort? quel eſt le Bourgeois qui ſe plaigne qu'on l'ait battu? quel Villageois à eſté ruiné? quelle leuée de deniers extraordinaires a eſté faite, quel ſeruiteur du roy peut dire qu'on luy aye

retenu sa pension. En fin tout n'est il pas paisible & pacifique : chacun n'est il pas content : i'appelle des François : car i'en mets hors du nombre les brouillons & pestes de Royaume. La Noblesse est braue, magnifique, & s'estime heureuse de seruir vn si grand Roy : Le peuple se resiouyt sous vn siecle si doux & benit, incessamment l'Autheur de nostre repos, qui est le Roy.

Venons maintenant au second point, Pourquoy voudriez vous que le Roy fut si contraint, qu'il ne peut recompenser par quelque signe d'amitié vn qu'il l'a merité : Ouy merité, quelle peine pensez vous que ce soit. qu'à eu ce Seigneur au seruice de son Prince : quels soings, quelles inquiétudes, Celuy qui ayme vn Roy & qui tache à le conseruer, ne peut pas dormir vne nuict entiere : Le moindre bruit l'estonne, le moindre songe qu'il fait de son Roy, luy donne crainte, & n'est iamais si heureux que quand il le void, encore craint il tousiours qu'il ne luy arriue mal, vous ne l'ignorez pas, c'est vostre meschanceté qui vous fait croire

autrement. Car si vous ne sçauez que c'est qu'aymer vn Roy, est il possible que vous n'ayez iamais aymé vn particulier. Trouuez vous estrange qu'vn Prince ayme & agrandisse celuy qui le cherit de tout son cœur: Et à quoy seruiroit la vertu s'il n'estoit point permis de le recompenser. Qu'est ce que le Roy en cecy fait autre chose qu'Alexandre, qui cherissoit si ardamment son fidelle Ephestion & Craterus, les histoires sont pleines des biens qu'il leurs a faicts, à cause de leur vertu, & de leur amour reciproque, si que l'on appelloit l'vn Philalexandre, & l'autre Philobasile, qui est à dire, l'vn qui ayme Alexandre, & l'autre qui ayme le Roy, Lesquels deux personnages sont bien representez en la personne du Fauory de nostre Prince, qui prefere son bien au bien public, & mesprise sa vie, pour conseruer celle de son Prince.

In me calumnias molire desinas neque amplius asperitate & minis mecum vtare. Sin perseueraueris, scito haud magnæ curæ mihi eam rem fore: cum (vti nouisti] Alexander æquitate omnibus præstet. Diodorus lib. 17.

FIN.